

Pechiney et Salindres en temps de guerre (1939 - 1947)

Extraits d'un récit de Maurice GAUDIN.

Maurice Gaudin est né en 1913 à Alès. Polytechnicien, il choisit, en 1932, la carrière militaire dont il démissionne en 1938 pour être embauché chez Pechiney, à Salindres jusqu'à sa mobilisation. Il rejoint l'usine d'Eguilles après avoir été prisonnier de mai à octobre 1940. Il fait toute sa carrière chez Pechiney, exerçant diverses responsabilités au siège parisien dès 1947. Ingénieur en chef à la Compagnie, il prend sa retraite en 1974. Monsieur Gaudin est décédé en 1998.

Au 1^{er} septembre 1939, il devait y avoir une cinquantaine d'ingénieurs ou assimilés à Salindres. M. Gaudin est mobilisé pour rejoindre la frontière Nord-est. Etant lieutenant de réserve, il faisait parti d'une spécialité militaire rare à l'époque, sapeur des chemins de fer. Il n'avait qu'un an et demi d'ancienneté à Salindres. Agé de 26 ans, cela l'a incité à partir servir sa patrie.

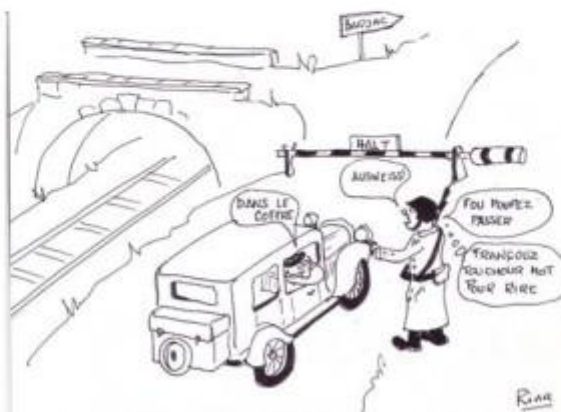
A cette période, Salindres gardait le contact avec les mobilisés (d'ailleurs assez peu nombreux) par un journal bimensuel de qualité relativement médiocre comparé aux autres journaux d'entreprise qui circulaient sur le front. Salindres s'abstint d'envoyer systématiquement des colis aux mobilisés.

M. Gaudin est prisonnier lors de l'offensive allemande en mai 1940. Il s'échappe, franchit un canal par une porte d'écluse, puis s'enfonça, boussole en main, dans les bois, pour aboutir à un poste frontière suisse. Il est interné dans un Oberland bernois et ne reçoit que très peu de nouvelles de sa famille. Il s'échappe grâce à l'aide matérielle d'un oncle, consul de France à Los Angeles. Ses connaissances ferroviaires lui permettant d'identifier les rames vides en instance de départ pour la France, cela lui permit de revenir sans trop de difficultés.

Pendant ce temps, le siège de Pechiney qui s'était replié à Eguilles, près d'Avignon, se rapatria, en première étape, à Salindres.

Un jour de juin, le bruit courut dans l'usine, que les Allemands étaient au pont de Barjac. Un ingénieur, M. Guilhem, pensa que la première chose à sauver était la caisse ! Il s'agissait non de la caisse de l'usine, mais celle de la Compagnie Pechiney. 60 millions... c'étaient encore des francs Poincaré. Sur sa simple demande, et sans

reçu, on lui donna les 60 millions qu'il mit tout bonnement dans le coffre de sa voiture.



De retour en France, M. Gaudin, évadé, regagne Salindres. Là, il apprit qu'André Lacroix (rien à voir avec Séraphin Lacroix) qui occupait le poste de directeur des usines chimiques d'AFC, était de passage. Il gagna les « grands bureaux » où il le trouva en compagnie de M. Soudan, directeur de l'usine à cette époque. M. Lacroix lui annonça aussitôt qu'il serait le second à la fabrication d'alumine de Salindres. Le premier était le sympathique M. Guilhem, celui-là même qui avait détenu, pour quelques heures, les fonds de la Compagnie.

Ce séjour salindrois ne dura que cinq mois, d'octobre 1940 à février 1941. La fabrication n'avait pas beaucoup souffert et la production était maintenue à un niveau confortablement médiocre suite au non moins médiocre approvisionnement en charbon.

Un soir de fin janvier, sa femme et sa belle mère lui apprirent sa mutation pour l'usine d'Eguilles. Elles l'avaient apprise dans l'autobus qui reliait Salindres à Alès. M. Lacroix lui apprit le lendemain, qu'il partait à Eguilles occuper le poste de directeur adjoint, chargé des usines chimiques. Comme il se doit, il fit semblant de découvrir la nouvelle. Début février, M. Lacroix eut un accident de voiture et décédait quelques jours plus tard.

Pour M. Gaudin et pour la plupart des cadres de l'entreprise, le printemps s'avéra d'un calme plat. Par contre M. Platon (président de la Compagnie) et M. De Vitry (Directeur général) commençaient à être inquiétés par des exigences teutonnes. Fin juin, tout changea brusquement. Les allemands voulaient une usine produisant 600T/jour d'alumine dans le Sud de la France. Ils voulaient de l'alumine fabriquée par des français, en avance technologique sur eux.

Le jeu français consistait à freiner la production, sans en avoir l'air, à émettre des objections et des contrepropositions, sensées ou ayant l'air de l'être, et à multiplier les obstacles à cette forte demande. C'est alors qu'on vit arriver, en zone non occupée, une délégation conduite par un

montées par Pechiney, une dizaine d'années plus tôt (Dnieprostroï et Volkhovstroï). M. Matter qui était tout près, répondit, bien que la question ne lui ait pas été directement adressée : « Dites à la Wehrmacht d'avancer un peu plus vite et vous pourrez vous renseigner directement ». L'allemand se le tient pour dit.

Hors présence teutomme, eut lieu à Avignon, aux environs du 15 août 1941, un repas réunissant les personnels de Pechiney et d'Ugine. MM De Vitry (Pechiney) et Gall (Ugine) co-présidaient. Il y eut une définition de l'attitude commune à adopter face aux délégués du provisoire vainqueur. M. De Vitry prit la parole, et en résumé déclara : « Depuis des années, nous nous cachons les uns aux autres nos tours de mains, nos astuces, nos progrès. L'entrée d'un ingénieur d'Ugine chez nous, ou l'inverse, serait un effroyable scandale.

Il a fallu que ce soit des gens des VAW (Vereinigte Aluminium Werke) qui conduisent des gens de Pechiney chez Ugine et réciproquement. Nous sommes ridicules. Je propose que désormais les ingénieurs d'une compagnie entrent librement dans les usines de l'autre, que les prix de revient et les documents techniques ou comptables soient inter communiqués sans obstacle, et que des études importantes soient menées en commun ou partagées à frais communs. »

M. Gall donna aussitôt son accord. L'assistance n'eut pas besoin d'être consultée pour manifester son entière approbation. Ce fut un vrai moment historique dans la vie des deux sociétés. Il y eut ensuite une ou deux réunions franco allemandes, puis le projet mourut sans acte officiel.

Les allemands se montrèrent assez direct dans le contrôle de fonctionnement de nos usines, et ce, jusqu'au débarquement des anglo-américains en Afrique du Nord.

Fin 42, après l'invasion de la zone libre par les allemands, après avoir vu venir, la direction décida de ramener à Paris une partie du personnel de Pechiney rapatriée à Eguilles. C'était le début du retour au siège.

Cette solution d'attente ne pouvait pas durer éternellement. Un courrier régulier



Les allemands installèrent sur le Castellat de Rousson, un mirador pour surveiller la région. Il fut démoli à la libération.

fonctionnait entre Paris et Eguilles, mais il ne pouvait transporter que peu de choses, contrôlé systématiquement par les allemands.

Enfin, à l'automne 1943, tout le personnel du siège était ramené sur Paris.

Début janvier 1944, fut organisé un voyage collectif original en Allemagne. Ce fut peut être l'idée d'allemands lucides – Il y en avait quand même quelques uns – qui avaient pensé qu'il serait prudent d'amadouer certains français. Ils organisèrent, la deuxième quinzaine de janvier un voyage à travers le Reich, pour des fabricants français d'alumine et d'aluminium.

Pour situer ce voyage dans le tableau général de la guerre, la radio de Londres avait annoncé la prise de Rovno par les russes, la première ville libérée à l'ouest de ce qui, avant 1939, avait été la frontière germano-polonaise.

Mi janvier, le rendez vous était fixé gare de l'Est. Un wagon-lit les attendait, soit dix compartiment à deux lits. Un compartiment étant occupé par les allemands accompagnateurs. Les autres personnes étaient réparties entre 13 Pechiney et 4 Ugine, plus un ingénieur d'origine suisse.

certain Doktor Zirngiebl et une dizaine d'accompagnants, dont un interprète. M. Gaudin fut chargé de trouver une salle de réunion, et pour éviter une présence, par euphémisme, déplaisante chez les français, loin de l'usine, à Avignon. S'il n'en fut pas honoré, il s'en acquitta et se fit prêter la salle de réunion de la chambre de commerce d'Avignon.

Pour freiner, le groupe français, ayant à sa tête M. Matter, proposa non une, mais deux usines de production. L'une sur bauxites peu siliceuses selon un Bayer classique, l'autre sur bauxites assez siliceuses, toute deux pouvant produire 300 T/jour d'alumine. La discussion dura trois jours et les arguments français auraient paru idiots s'ils n'avaient été fondés sur une parfaite mauvaise foi. Cette mauvaise foi n'a manifestement pas été décelée par les interlocuteurs, sans quoi... C'est ainsi que les allemands amenèrent, pour la première fois, les personnes de Pechiney visiter l'usine de La Barasse et réciproquement, les personnes d'Ugine visiter l'usine de Gardanne, alors à Pechiney. C'est alors que les gens de Pechiney virent en détail et de près certains décomposeurs évasés vers le haut dont Ugine était très fier. C'est à la suite de cette visite que Pechiney construisit ce type de décomposeur à Gardanne et à Salindres. Ce fut le premier échange entre les deux entreprises alors fortement concurrentes.

Anecdote : Rappelons qu'en août 1941, les troupes allemandes avançaient rapidement en Russie. Or, en coulisse des conversations dont il est question ici, un technicien des VAW (Vereinigte Aluminium Werke) demanda, en assez bon français, à l'un des français présents à cette réunion, si on pourrait lui fournir des informations sur les usines russes montées par Pechiney, une dizaine d'années plus tôt (Dnieprostroi et Volkhovstroi). M. Matter qui était tout près, répondit, bien que la question ne lui ait pas été directement adressée : « Dites à la Wehrmacht d'avancer un peu plus vite et vous pourrez vous renseigner directement ». L'allemand se le tient pour dit.

Hors présence teutonne, eut lieu à

Avignon, aux environs du 15 août 1941, un repas réunissant les personnels de Pechiney et d'Ugine. MM De Vitry (Pechiney) et Gall (Ugine) co-présidaient. Il y eut une définition de l'attitude commune à adopter face aux délégués du provisoire vainqueur. M. De Vitry prit la parole, et en résumé déclara : « Depuis des années, nous nous cachons les uns aux autres nos tours de mains, nos astuces, nos progrès. L'entrée d'un ingénieur d'Ugine chez nous, ou l'inverse, serait un effroyable scandale. Il a fallu que ce soit des gens des VAW (Vereinigte Aluminium Werke) qui conduisent des gens de Pechiney chez Ugine et réciproquement. Nous sommes ridicules. Je propose que désormais les ingénieurs d'une compagnie entrent librement dans les usines de l'autre, que les prix reviennent et les documents techniques ou comptables soient inter communiqués sans obstacle, et que des études importantes soient menées en commun ou partagées à frais communs. »

M. Gall donna aussitôt son accord. L'assistance n'eut pas besoin d'être consultée pour manifester son entière approbation. Ce fut un vrai moment historique dans la vie des deux sociétés. Il y eut ensuite une ou deux réunions franco allemandes, puis le projet mourut sans acte officiel.

Les allemands se montrèrent assez direct dans le contrôle de fonctionnement de nos usines, et ce, jusqu'au débarquement des anglo-américains en Afrique du Nord.

Fin 42, après l'invasion de la zone libre par les allemands, après avoir vu venir, la direction décida de ramener à Paris une partie du personnel de Pechiney rapatriée à Eguilles. C'était le début du retour au siège.

Cette solution d'attente ne pouvait pas durer éternellement. Un courrier régulier fonctionnait entre Paris et Eguilles, mais il ne pouvait transporter que peu de choses, contrôlé systématiquement par les allemands.

Enfin, à l'automne 1943, tout le personnel du siège était ramené sur Paris.

Début janvier 1944, fut organisé un



Entrée Nord - Décembre 1944

Ce voyage, fort bien organisé, leur permit de visiter 8 usines allemandes, soit d'alumine soit d'aluminium. L'orgueil français fut flatté en constatant que techniquement les prétendus maîtres de l'Europe, étaient en retard sur les techniques de fabrication françaises. Par ailleurs, les usines manquaient de matières premières car la bauxite n'arrivait pas à cause des destructions subies par la Reichbahn et le manque d'électricité.

Le seul point majeur qu'ils apprirent pour la fabrication d'alumine, c'était que les filtres à boues demandaient une énorme main d'œuvre polonaise qui n'étaient pas dignes d'une industrie moderne. Cela devait expliquer le manque de réactions de la part des allemands devant les faibles productivités françaises simulées. Une inquiétude en moins pour les français qui faisaient de la sous production.

Anecdote : Un jour, M. Gaudin écrit au service commercial du siège, une note sur les mouvements de sels marins entre Salins de Giraud et d'autres usines. A force de vouloir faire bref, il fut un peu obscur et son correspondant parisien lui fit dire par le porteur de plis : « Qu'il m'écrive en grec, ce sera plus clair ». Or donc, il renvoya la traduction de sa note, en grec ancien. Son correspondant prospecta près d'une centaine de personnes au siège parisien sans en trouver une seule capable de traduire ces quelques lignes. C'est depuis lors, que M. Gaudin a eu des doutes sur la culture classique. Que dire de nos jours ??

Au printemps 1945, M. Gaudin, alors en poste de fabricant à Saint Auban, avait redémarré la production d'alumine avec des débits corrects. On lui attribua pour adjoint, un ingénieur chargé des bureaux à l'usine. Après quelques temps de mise au courant, il lui dit un jour : « Ce que ça peut être peinard l'alumine, à coté des bureaux ! ». Jamais un compliment ne lui fit plus plaisir car il avait souvent répété, comme boutade, que le chef de fabrication idéal devait n'avoir rien à faire. Mais rien faire à 31 ans, cela commençait à lui peser. Aussi, profitant d'un passage à l'usine de M. Loeffel (Directeur du DUGC : Directeur des Usines du Groupe Chimique), il décida de solliciter un autre poste. Mais il n'eut pas à le faire, car le M. Loeffel lui proposa le poste de fabricant à Salindres, la fabrication de l'alumine étant arrivée au stade de coma. Il reçut pour mission d'essayer de la remonter. Il accepta et fut muté le 1^{er} septembre 1945.

Anecdote : En 1945, Saint Auban fut libérée par les troupes américaines. Cette présence améliora considérablement le ravitaillement. Du vin rouge et des légumes verts étaient une excellente monnaie d'échange pour obtenir des rations K, peu gastronomique mais fort énergétiques, ce dont les français avaient le plus grand besoin. Une femme d'ingénieur, jeune et fort belle, ignorante de l'anglais, demanda comment se disait en anglais « vin » (ou vingt, ou vint, ou vain, ...). Il lui fut répondu « twenty ». Cette jeune femme, accompagnée d'une amie, se rendit au campement américain dans l'intention d'obtenir du chocolat et des cigarettes en échange de vin rouge. Devant cette offre de twenty faite à des G.I., ceux-ci comprirent que c'était le tarif pour des moments agréables passés avec ces jeunes femmes bien faites. Leurs tentatives assez précises envers elles déclenchèrent des hurlements qui attirèrent l'attention d'un officier connaissant le français. Tout se termina par des excuses et des dons en barres de chocolat.



Autre anecdote : Un restaurant de la Durance faisait en 1945 des banquets collectifs. N'ayant pas de nappes, l'usine leur prêta des longueurs de toiles de filtre impeccablement blanches et neuves. La seule condition était qu'elles soient coupées sur des longueurs multiples de 2.30 m, taille des filtres. Le tout était rendu à la fabrication où les tâches de vin ou de sauces ne présentaient pas d'inconvénient pour la filtration des liqueurs d'aluminate de soude.

La période de libération à Salindres s'était passée avec quelques difficultés. Le 1^o octobre, date de l'arrivée de M. Gaudin, le calme était tout juste revenu.

M. Guillot, alors directeur de l'usine de Salindres, jugeait que la situation

le redémarrage étant fixé au 2 janvier. Ne faut-il pas laisser le personnel tranquille pour le jour de l'an ?

Une véritable tradition s'était créée à Salindres. Un délai n'était jamais tenu. L'annonce du redémarrage fixé trois mois à l'avance fut prise par tous pour une aimable plaisanterie. Même la maîtrise de l'atelier était peu convaincue mais ne le manifesta pas à M. Gaudin.

Le 2 janvier 1946, vers 5 h 20 s'alluma à la chaufferie l'ampoule de « demande d'autorisation d'ouvrir la vapeur sur un autoclave ». Le feu vert devait être donné par une ampoule (qui n'était même pas verte) allumée sur le plancher des autoclaves, à distance, par le chef de poste de la chaufferie. Celui-ci envoya un émissaire pédestre demander si c'était une fausse manœuvre ou une plaisanterie... C'est vers 17 h 30, soit avec un retard d'une douzaine d'heures, que la lampe s'alluma sur le plancher des autoclaves et que la première opération réelle de production put se faire. Sur janvier, la ridicule moyenne de 12 T/J fut atteinte. Puis le tonnage s'améliora et évolua progressivement. Les 50 T/J furent atteintes en mai et les 60 T/J au retour des congés d'été.

Sur cette lancée, M. Gaudin obtint de la direction la permission de convier toute sa maîtrise à un apéritif gigantesque. Ce chiffre étant atteint, l'apéritif eut lieu au café Cardinal. Le nombre de bouteilles qui furent bues était énorme. Certains n'avaient pas prévenu leur famille et vers 9 h du soir, des femmes se renseignaient dans Salindres sur une éventuelle catastrophe à l'usine...

La mise en place de décomposeurs verticaux pouvant améliorer le tonnage permirent de produire 120 T/J. On pouvait faire encore mieux en construisant un réfrigérant pour les évaporateurs. Grâce à l'efficacité de M. Germain, chef d'entretien, quelques mois plus tard le réfrigérant était construit. Cela permit de pousser la production à 135 T/J.

Le 1^o septembre 1947, M. Gaudin fut muté à Paris, au siège de Pechiney où il finit sa carrière.

Extraits d'Alain Bleton
Dessins de Michel Griotto



de la fabrication de l'alumine était sans espoir et qu'il fallait l'arrêter définitivement. Cela entraînerait inévitablement l'arrêt des sulfates d'alumine et des produits fluorés, et la marche de l'acide sulfurique à un seul appareil, rendant l'usine déficitaire. M. Gaudin était chargé d'une ultime tentative de redémarrer la production d'alumine.

L'atelier était censé être capable de produire 150 T/J d'Al₂O₃. La direction fixa comme objectif d'obtenir 60 T/J. Grâce aux prisonniers allemands, la main d'œuvre ne manquait pas (Ndlr: 354 en 1945). L'arrêt progressif de la fabrication dura tout le mois d'octobre. Les modifications et les réparations devaient être terminées pour la fin de l'année,